

1

Mardi 28 octobre

– 13 jours et 20 minutes

Les brumes matinales d'octobre s'estompaient peu à peu, et un timide soleil dardait sur le vieux Paris ses premiers rayons. Les eaux froides de la Seine charriaient tranquillement leur lot de détritrus en tout genre. Plus en amont, le fleuve tourbillonnait au passage d'un monstre d'acier qui aspirait tous les déchets flottants, témoins des méfaits de la société de consommation.

Emmitoufflé dans une gabardine bleu délavé, élimée aux manches, Achille Volfoni longeait les quais par les berges et profitait du spectacle. Son pas était alerte, son rituel immuable depuis trente et un ans déjà.

Quelques minutes après, et deux cadenas en moins, il ouvrit ses deux boîtes vertes coincées entre eaux et bitume. Il aimait son emplacement à proximité du pont des Arts. Devant lui trônaient la Coupole et son Académie française, qui avait offert en 1789 ses lettres de noblesse à sa corporation en inscrivant dans son dictionnaire le mot « bouquiniste ».

Il dressa son étalage et donna un semblant d'ordre à son fatras : côté passerelle, les livres et les BD, au centre les vieux magazines et, côté Pont-Neuf, les affiches et les bibelots. Son activité n'était pas particulièrement rémunératrice, mais elle lui procurait de quoi vivre et une forme de liberté. De temps à autre, une petite affaire

sous le manteau mettait du beurre dans les épinards. On le savait discret, et on lui en était reconnaissant.

Ce jour-là, il déployait son zèle plus tôt que de coutume car une clientèle de connaisseurs se profilait. De l'autre côté de la rue, le 23, quai Conti était gagné par une certaine effervescence. Les premiers cars régie de VCF hissaient leurs antennes paraboliques pour ne rien perdre du spectacle.

Sous la Coupole, comme chaque année à la même époque, l'Institut de France procédait à sa rentrée. D'éminents spécialistes coexistaient au sein de cinq Académies : Sciences, Inscriptions et Belles-Lettres, Sciences morales et politiques, Beaux-Arts et, enfin, la plus prestigieuse et la plus connue du grand public : l'Académie française.

Comme toujours en pareille circonstance, la garde républicaine en habit d'apparat avait mis en place un dispositif exceptionnel, et on attendait, vers 17 h 30, la visite du président de la République auprès des membres de l'Institut qui viendrait rappeler, s'il en était besoin, le caractère protecteur de l'État envers la vénérable institution. Tout était prêt pour la fête de l'intelligence.

Quatre heures plus tard, le bal était ouvert.



À la tribune, devant le parlement des savants, assemblée studieuse et courtoise, se tenait le Secrétaire perpétuel de l'Académie française, Bernard Vidal.

Vidal présentait d'une voix puissante les multiples chantiers à venir. À soixante-sept ans, il était rompu à cet exercice

LE SANG DES IMMORTELS

qu'il pratiquait pour la dixième fois. Comme le réclamaient l'usage et la lettre, la priorité restait le dictionnaire. À cet égard, Vidal ne manquait jamais de clamer en préambule les articles fondamentaux des statuts qui remontaient à 1635.

– « Article XXIV. La fonction principale de l'Académie sera de travailler avec tout le soin et toute la diligence possible à donner des règles certaines à notre langue et à la rendre pure, éloquente et capable de traiter les arts et les sciences. [...] Article XXVI. Il sera composé un dictionnaire, une grammaire, une rhétorique et une poétique sur les observations de l'Académie. »

Voilà qui était dit.

Reprenant son souffle, il s'attarda sur la période délicate que traversaient les Immortels. Jamais ce mot n'avait semblé si galvaudé : cinq d'entre eux manquaient à l'appel. Grippe, cancers et autres fléaux avaient eu raison des plus fragiles. La moyenne des « départs » s'élevait à deux par an, mais l'année avait été mauvaise. Les quarante n'étaient plus que trente-cinq ! Il fallait pourvoir sans délai les fauteuils vacants, au risque de voir les rangs s'éclaircir davantage. Les prétendants étaient légion...

Bernard Vidal se désaltéra. Une inspiration, et il reprit la parole, d'un ton plus allègre.

– La deuxième étape de la féminisation du français sera présentée un peu plus tard dans l'après-midi. Il faut rendre notre langue conforme à ses réalités. Les rapports de forces qui régissent le monde moderne ne sont plus les mêmes qu'au début du siècle dernier. L'usage qui consiste à définir d'un terme masculin le poste occupé par une femme occulte son rôle effectif et contribue à donner une image misogyne et réductrice de notre société. Il faut se tourner vers la modernité, sans arrière-pensée,

balayer d'un revers de main les réticences sociologiques ou linguistiques

Des sifflets et des murmures indignés partirent des travées. Il y avait des frondeurs dans l'assemblée. Bernard Vidal haussa le ton pour contenir la contestation.

– Se conformant à l'esprit des lois qui la dirige, la doyenne des sociétés savantes se doit de faire vivre notre langue, et la neuvième édition du dictionnaire, actuellement en cours de rédaction, proposera, dans sa forme définitive, les ajustements qui s'imposent. Je tiens à cet égard à remercier mon éminent confrère François Plantin qui s'est acquitté de cette tâche avec dévotion et enthousiasme.

Des applaudissements eurent définitivement raison de la frange rebelle. Le perpétuel céda alors le perchoir et le micro à son homologue de l'Académie des sciences.



Maxime Vergnaud était entré à l'Académie l'année du bicentenaire de la Révolution. Il exerçait depuis les fonctions d'huissier, sorte de garde suisse de l'Institut de France. Des académiciens, il en avait connu plus de soixante-dix. Chaque jour, il vivait deux vies. Le matin, il quittait son F3 de banlieue pour rejoindre les fastes du quai Conti. Ce décorum lui avait donné du galon et, à quarante-neuf ans, il était quasiment au sommet, arborant fièrement le titre d'huissier en chef.

Depuis son poste dans le bureau des huissiers, Maxime vit débarquer un homme à l'allure svelte, aux cheveux mi-longs grisonnants et à la barbe drue.

– Bonjour, monsieur Caron, le salua-t-il.

LE SANG DES IMMORTELS

Il tendit au visiteur le registre des entrées avant de poursuivre :

– Vous venez écouter le discours de M. Plantin, n'est-ce pas ?

– Exactement.

Caron farfouilla dans sa poche.

– Ah, où ai-je mis mon carton ?

– Pour vous, pas besoin de laissez-passer, vous êtes ici chez vous.

– Merci, mon ami.

Christian Caron était depuis quelques mois un habitué des lieux. Il le devait en grande partie à son ami François Plantin qui lui avait proposé de partager ses travaux sur Mazarin. Passionné par l'histoire et la littérature, il avait accepté sans hésitation la proposition de l'académicien. Ainsi, ses recherches sur le cardinal le faisaient souvent déborder dans la nuit, absorbé par les biographies, témoignages et autres manuscrits.

Il tira un stylo de sa poche intérieure, dévissa le capuchon et porta son nom en bas de la longue liste.

– Il paraît que ce discours sera fameux, reprit Maxime. D'ailleurs, M. Plantin est enfermé depuis ce matin pour répéter son texte, je tiens la confiance de son assistante.

Caron rengaina son élégant stylo et coupa court à toute conversation.

– Voulez-vous que je vous accompagne, monsieur Caron ?

– Ça ira, le boiteux va se débrouiller tout seul, il a sa troisième jambe...

Il cogna sa canne en bois à trois reprises sur le sol en pierre de Bourgogne. La protection métallique fixée à son extrémité émit trois clics stridents pendant que le barbu lâchait un sourire de remerciement au surveillant.

Il s'engagea alors dans la première cour, dite de l'Horloge, en se frayant un passage à travers une quinzaine de jeunes filles en uniforme, accompagnées de leur professeur de français. Tout le petit groupe s'extasiait devant le cadran solaire fabriqué pour quarante-cinq livres par Pierre Barthélemy, tailleur de pierre, quelques centaines d'années auparavant. Les deux huissiers qui guidaient la classe saluèrent Caron lorsqu'il passa près d'eux. Il gravit quelques marches et disparut sous la Coupole.



Face à la Seine et au Louvre, l'Institut de France formait une sorte de demi-cercle dont le centre était divisé en trois cours. Tout autour s'organisait la vie académique, avec des salles publiques, comme la bibliothèque Mazarine, des salles réservées aux membres de l'Institut, et des appartements privés occupés par quelques privilégiés des cinq Académies.

Le salon de conversation se situait au deuxième étage de l'aile est de l'Institut de France. Haute de plafond, soutenue par quatre colonnes en marbre rose, cette vaste antichambre aux deux salles des séances réservées aux académiciens accueillait les érudits avant leurs réunions hebdomadaires. On y contemplait un rassemblement spectaculaire de visages d'albâtre : Émeric-*David*, Halévy, Geoffroy Saint-Hilaire, Gay-Lussac et Spontini scrutaient Colette Martinet, la secrétaire particulière de François Plantin. Le dos bien droit, face à son Tecra Toshiba, elle tapait allègrement de ses doigts experts. Malgré un chignon aux reflets blonds qui lui donnait une